

ESPAGNE, une guerre d'écrivains : LORCA et MACHADO

Il y a quatre-vingts ans, en juillet 1936, la guerre d'Espagne commençait par la sédition du général Franco contre le gouvernement légal de la République. Cette guerre devint immédiatement une guerre d'écrivains. Poètes espagnols assassinés, volontaires des Brigades internationales, correspondants de guerre ou spectateurs engagés, ils ont écrit la légende du siècle.

LE GRAND CIMETIÈRE SOUS LA LUNE

Federico Garcia Lorca est assassiné par la Guardia Civil un mois après le début de la guerre d'Espagne. Antonio Machado meurt en France un mois avant la fin de ce carnage.

Il n'aura pas suffi à Aragon de proclamer le fracas que fait un poète qu'on tue pour que Dieu emplisse l'univers de silence. N'en déplaie au maître, et loin de toute irrévérence envers sa mémoire, il est des tragédies de l'Histoire dont le souffle vengeur retarde sans cesse les jours couleur d'orange. Comme une plaie incurable dans l'histoire des peuples auxquels on vola leur espoir, la guerre d'Espagne restera le tombeau des amertumes éternelles. Du plus beau des poèmes de l'auteur du Fou d'Elsa émane ce sentiment que, malgré le retour à la démocratie outre-Pyrénées, en décembre 1976, la page n'est pas tournée quatre-vingts ans après le début du conflit. Comme si les remèdes politiques ne pouvaient rien lorsque, se sentant trahie, l'âme du poète continue de hanter les charniers silencieux.

A chaque fois que l'on ouvre une fosse pleine d'ossements, deux noms percent les cieux. Antonio Machado et Frederico Garcia Lorca sont les symboles d'une littérature espagnole captivant les ferveurs d'une révolution qui se voulait humaniste, à la chute de la monarchie, en avril 1931, et qui finira par le début d'un effroyable carnage, le 18 juillet 1936. Machado-Lorca ou l'Espagne libérée, celle qui puise dans ses racines les vertus d'un monde où l'identité nationale, niant toute légitimité à Dieu et au roi, procède des paysans, des gitans, des picaros, des mendiants. Persuadés que la tyrannie se nourrit de l'ignorance, les deux hommes ne rêvent que de culture, d"écoles et de théâtres. Unis par ce combat, ils ne se rencontreront que deux fois, en Andalousie, à Baeza, chez Machado, en 1916 et en 1917.

Le 18 août 1936, le soulèvement militaire conduit par le général Franco contre la République espagnole est à son trentième jour quand Garcia Lorca est assassiné par la Guardia Civil aux environs de Grenade. Le 22 février 1939, il reste à peine un mois de sursis à la dite République lorsque Machado s'éteint à Collioure. Deux dates qui marquent l'histoire de l'Espagne au sceau d'une infamie d'autant plus atroce qu'elle frappe deux êtres de paix, étrangers à la haine qui couve, mais porteurs du nouvel humanisme européen. D'un humanisme qui ne s'inscrit plus seulement dans la philologie du savoir commun, au nom d'un libre arbitre source de tolérance, comme le définit Guillaume Budé, mais dans cet humanisme voltairien, militant, version Paul Thiry, qui anime la pensée antitotalitaire des années 30.

l'Espagne, bien avant qu’Érasme ne les diffuse dans l'Europe du Nord, fut l'un des premiers pays à s'intéresser aux thèses humanistes. Dès 1484, à l'université de Salamanque, Boccace et Guarino Veronese sont traduits en espagnol. Las, purifiée par les rois très catholiques Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, après la chute de Grenade, l'Espagne s'en remet à la Sainte Inquisition pour extirper tout déviationnisme de la foi. *Vade retro humanismi !*

INTERMINABLE PROCESSION

Pourquoi cette digression vers la Renaissance alors que nous traitons des années 30 ? C'est qu'une invariance, sans doute structurelle, veut que l'Espagne soit une terre de prédilection des expériences réprimées et que l'archaïsme qui a longtemps caractérisé, caricaturé, cette société tient précisément de la virulence des réactions d'une élite versée sur la mortification à l'encontre de celle tournée vers la compassion.

Huit siècles plus tôt, Averroès et Maimonido tâtèrent du phénomène. A croire que le paradis ibérique suscite l'émancipation des consciences, mais qu'une force supérieure le réduit sans cesse à l'état de geôle. A l'humanisme éradiqué du XVIème siècle succéderont les Lumières importées par les armées de Napoléon, entre 1808 et 1814, cause d'une guerre d'indépendance d'une cruauté abominable. Machado et Lorca portent au plus profond de leur œuvre les stigmates de cette déchirure. La détresse des peuples rend plus juste la cause de l'homme.

... la suite au prochain numéro...

Rédaction Pierre Bétouret

Histoire de la cité

L'école des sourds-muets de la rue Palassou

Entre 1880 et 1901, une école des sourds-muets a existé à la rue Palassou. Sa localisation exacte reste incertaine, mais un petit passage situé sur le parking Barraban laisse supposer son emplacement précis.

L'école a été fondée par Pauline Larrouy. Fille d’un professeur de langue de Pau, Pauline Larrouy était sourde-muette de naissance. Elle avait été élevée à l’Institution Nationale des Sourds-Muets de Bordeaux.

Cet établissement une fois quitté, elle tint à faire bénéficier d’autres personnes souffrant de ce handicap des bienfaits que lui avait apporté cette éducation. Dans un premier temps et « *pendant de longues années* », elle devint professeur à l’école des sourds-muets de Bordeaux.

Elle s’installa ensuite à Oloron, prit d’abord une sourde-muette avec elle, puis une seconde, et accueillit enfin toutes celles qui se présentaient. Presque toutes étaient pauvres ; elle n’avait aucune fortune personnelle, donc aucune possibilité de les élever et de les nourrir.

Quand elle eut épuisé ses maigres ressources, elle n’eut pas un moment la pensée de renvoyer les enfants qu’elle avait recueillis. Elle se décida donc pour eux à mendier. Pendant trois ans, elle mendia ainsi de village en village, de maison en maison.

Elle ne s’en allait jamais les mains vides : elle prenait tout ce qu’on lui offrait : vieux vêtements, vivres en nature, jusqu’à un morceau de pain noir !

Puis le département et la commune d’Oloron prirent sous leur protection l’école de Mademoiselle Larrouy. Lorsque l’Académie Française décerna en 1887 à Pauline Larrouy l’un de ses Prix à la vertu en reconnaissance de son action, l’école comptait, entre maîtresse et élèves, un total de dix-neuf personnes.

Le 2 août 1889, Pauline Larrouy se félicite : « *À ma distribution des prix, qui a eu lieu avant-hier mercredi, quelques élèves parlèrent devant les autorités oloronaises, qui ont paru émerveillées de leur articulation* ».

Mais en avril 1901, un rapport négatif de l’enseignement et de l’assistance des sourds-muets à Oloron est dressé devant le Conseil général : « *Qu’une enquête soit faite et vous verrez que l’organisation de l’École d’Oloron est défectueuse. Vos pupilles en sortent sans instruction, sans éducation, sans profession ; les fonds du Département sont dépensés sans résultats et sans aucun profit pour ces malheureux*”.

Est-ce en réaction à ce constat négatif, toujours est-il qu’en juillet de la même année Pauline Larrouy demande à cesser ses fonctions de directrice pour raison de santé. Le Conseil général lui allouera alors une pension annuelle de 800 francs.

L’école des sourds-muets d’Oloron, qui n’existait que par la présence et l’action de Pauline Larrouy, ferma ses portes. À la date de la fermeture, quatre élèves boursiers finissent leur scolarité, quatre autres ont probablement été envoyés à l’Institution nationale des sourdes-muettes de Bordeaux et trois autres sont envoyés probablement à l’Institut de Toulouse.

Pauline Larrouy mourut le 6 juin 1919 à l’hôpital d’Oloron situé place de la Cathédrale (actuelle maison de retraite de l’Âge d’Or). Elle allait avoir 85 ans.

(Sources : le site internet Gallica ainsi que Sandrine Cabané-Chrestia, agent de la médiathèque des Gaves)

Rédacteur Joël Adam